

Alain MICHAUD

LES ATELIERS DE POTIERS SAINTAIS DE LA RIVE DROITE DE LA CHARENTE

En 1987, Ch. Vernou et G. Vienne avaient présenté, pour le Congrès de Caen, une officine de potiers saintais récemment découverte sur la rive droite de la Charente (1). Nous avons jugé utile de développer ce sujet à l'occasion du Congrès de Cognac et de l'étendre à l'ensemble des découvertes effectuées dans le faubourg est de la ville, depuis 1981 (Fig. 1).

I. LES ATELIERS DE POTIERS DE LA RIVE GAUCHE

Dès l'Antiquité, en effet, l'activité céramique semble avoir été importante à Saintes, comme en témoignent les dépotoirs et fours de potiers périodiquement décelés et mis au jour. Les plus anciens d'entre eux remontent aux premiers temps de la cité, c'est-à-dire, dans l'état actuel de nos connaissances, aux règnes d'Auguste et de Tibère. Ainsi, des dépotoirs riches en rebuts de fabrication, ont été retrouvés, en 1974, dans le secteur ouest de la ville, cours Genêt, sans doute à proximité de l'endroit où, vingt ans auparavant, un four, apparemment bien conservé, avait déjà été observé. Mais c'est au nord de la cité, dans l'extension du cimetière Saint-Vivien, que les constatations les plus importantes ont été effectuées. De 1973 à 1976, des fouilles ont révélé, en cet endroit, outre des vestiges d'ateliers, quatre fours circulaires creusés dans l'argile et groupés en deux batteries, distantes d'environ 50 m. Ces officines ont produit, approximativement entre -20 et +20, une céramique originale encore toute empreinte de traditions celtiques.

A partir du milieu du I^{er} s., environ, d'autres fours ont fonctionné dans le secteur des Petits Champs (découverte d'un fourneau qui cuisait des lagènes) et aux ateliers municipaux, rue Daniel Massiou. Sur ce site, les fours avaient été détruits, mais les dépotoirs de potiers ont livré une abondante moisson de céramiques. Cependant, à l'exception d'un four conique signalé, de façon très imprécise, en 1922, près de l'abbaye aux Dames, et d'observations fragmentaires effectuées dans les prairies, sur les bords du fleuve, l'activité de potiers antiques est restée, jusqu'aux années 1980, à peu près inconnue sur la rive droite de la Charente (2).

II. LES ATELIERS DE LA RIVE DROITE

L'extension progressive des fouilles archéologiques sur cette rive a permis de combler partiellement nos lacunes, de confirmer et de préciser les observations anciennes effectuées dans cette zone. Entre 1981 et 1986, ont été mis au jour d'importants ateliers répartis sur un vaste espace où s'étendait, de façon sans doute assez discontinue, un faubourg encore mal connu de la ville antique. Des installations de potiers ont été exhumées en face de la vieille ville, le long du jardin public, sur les berges de la Charente et, plus au sud, dans La Prairie de La Palue. Enfin, la présence d'une ou plusieurs officines à l'est de l'abbaye aux Dames a été confirmée par la découverte de deux nouveaux fours, en 1985-86, rue du Jardin-du-Roy.

1. L'officine du Champ Cloux.

Aujourd'hui totalement recouverte par la décharge municipale du Champ Cloux, sur La Prairie de La Palue, une vaste officine de potiers a été en partie reconnue et fouillée dans des conditions difficiles, entre 1981 et 1983 (3)(Fig. 2). Les archéologues ont dégagé des fondations de bâtiments rustiques qui s'articulaient, au nord-ouest, sur des constructions d'orientation différente et qui formaient des ailes autour d'une cour fermée. Dans celle-ci, ils ont découvert un grand four rectangulaire en tuiles dont subsistait le foyer, assez bien conservé. Les vestiges d'un second four circulaire ont été mis au jour dans l'aile nord de l'atelier. On a pu également reconnaître et fouiller une petite cour, sans doute une aire de foulage, avec un bassin qui pourrait être le *mortarium* où l'argile était mélangée avec le dégraissant. Ces structures, d'un grand intérêt archéologique, sont malheureusement extrêmement délabrées. Elles rappellent l'organisation générale de l'atelier de Pizzica, en Italie du Sud, dont la datation est, cependant, beaucoup plus haute (II^{ème} et I^{er} s. av. J.-C.)(4). L'atelier fournissait une production mixte : matériaux de construction, carreaux, tuyaux de céramique, pesons, de la vaisselle commune grise et surtout de grandes quantités de cruches et d'amphores, datables de la fin du I^{er} s., voire du début du II^{ème} s. ap. J.-C.

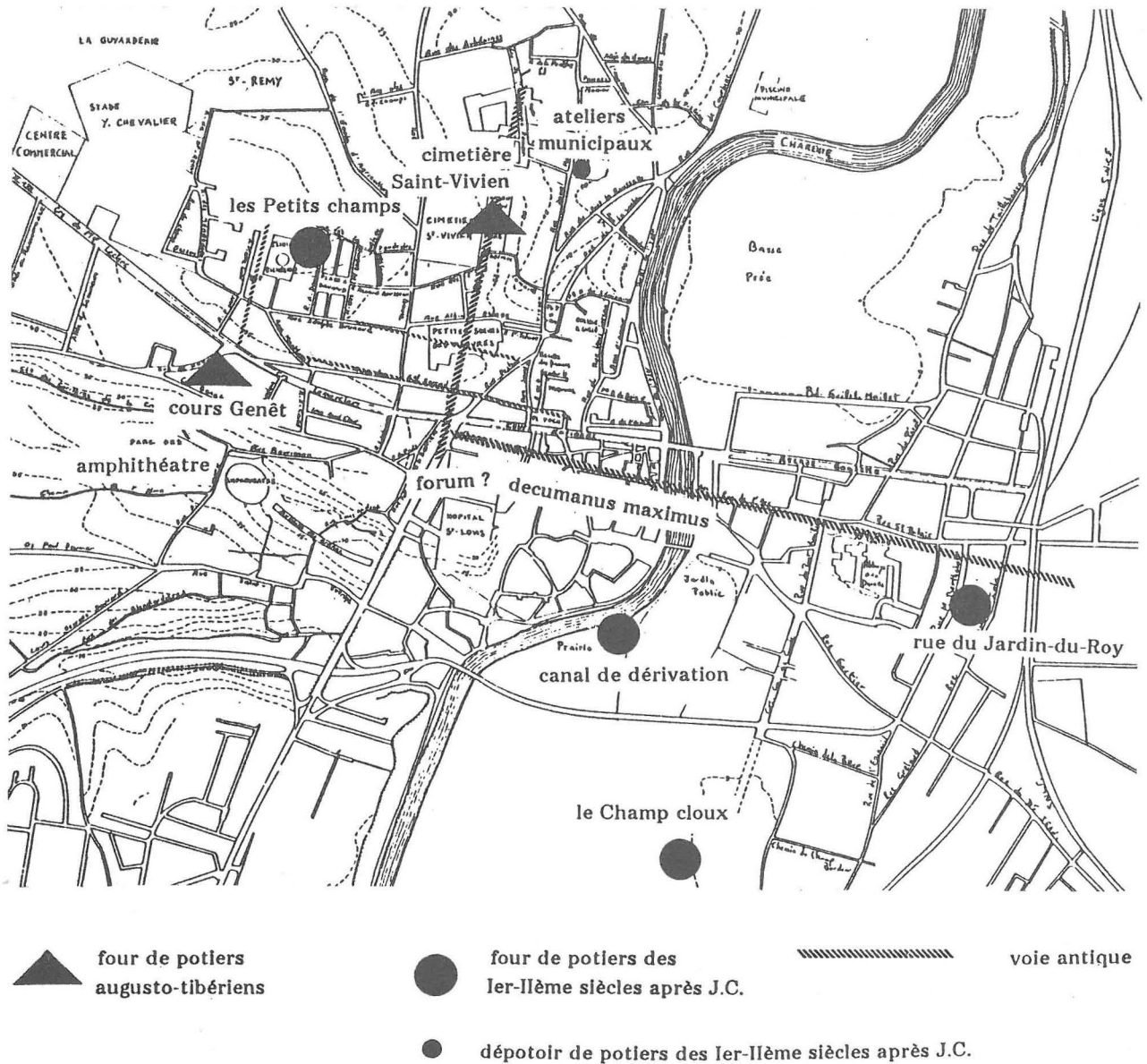


Figure 1 - Les ateliers de potiers antiques à Saintes (A. Michaud, d'après fond de plan L. Maurin).

2. L'atelier du "Jardin-du-Roy".

Au 11, rue du Jardin-du-Roy, un puits antique et deux fours de potiers circulaires, en tuiles -le plus grand des deux est dans un état remarquable- ont été reconnus et fouillés, en 1985-86, dans le jardin d'un particulier (5)(Fig. 3). Il faut, à l'évidence, mettre cette découverte en relation avec celle du four conique, sans doute proche, signalé en 1922. Vraisemblablement contemporaine des ateliers du Champ Cloux, cette officine dont l'extension exacte est encore à découvrir -des murs retrouvés en bordure de la rue Marcellin Berthelot ont pu en faire partie (6)- a livré des cruches et des cruchons, des pichets, des tuiles, des pesons.

Certainement nécessité par les besoins en eau des potiers, et mitoyen du petit four, un puits antique de près de 10 m de profondeur, partiellement creusé dans le calcaire, avait été totalement comblé avec de la terre, des moellons, des ossements d'animaux, des poteries

entières ou brisées, des rebuts de cuisson et cela, d'après la sigillée recueillie, vraisemblablement à la fin du I^{er} s. ou dans le courant du II^{ème} s. ap. J.-C., lors de l'abandon de l'atelier.

3. Les installations du canal de dérivation.

Ici, c'est le creusement du canal de dérivation entrepris en 1986 dans un méandre de la Charente, pour régulariser le cours du fleuve, qui a révélé dans La Prée, un nouveau site que des observations diverses et des sondages faisaient supposer depuis longtemps. Cette officine et ses productions ayant fait l'objet d'un article dans les Actes de la SFECAG, en 1987, nous nous contenterons d'en rappeler les principales caractéristiques.

L'implantation d'une officine dans la prairie -implantation analogue à celle du Champ Cloux, quoique plus proche du fleuve, de la ville antique et du pont qui la relie au faubourg- peut s'expliquer par la proximité d'un

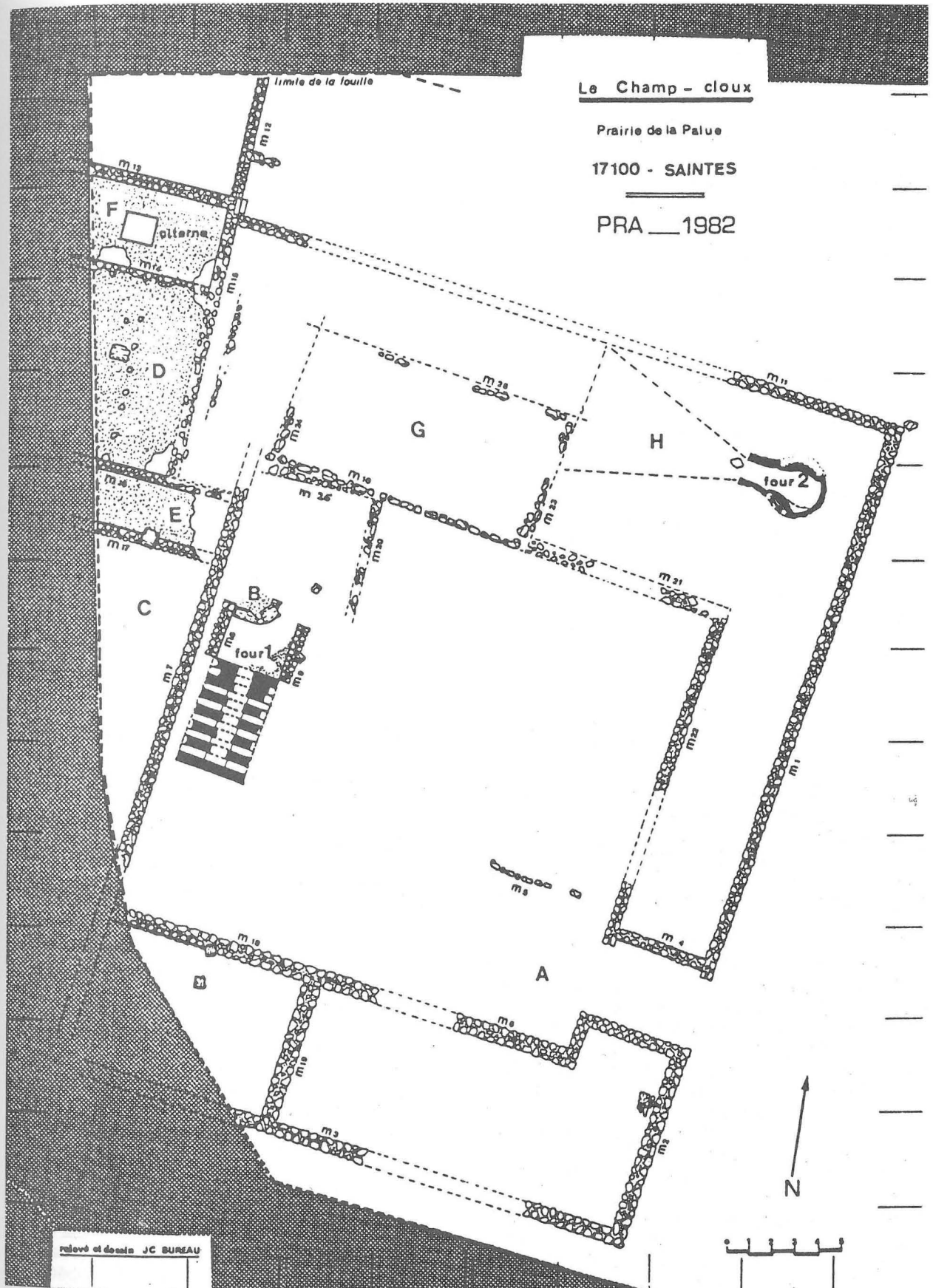


Figure 2 - L'atelier du Champ Cloux (relevé et dessin J.-C. Bureau).

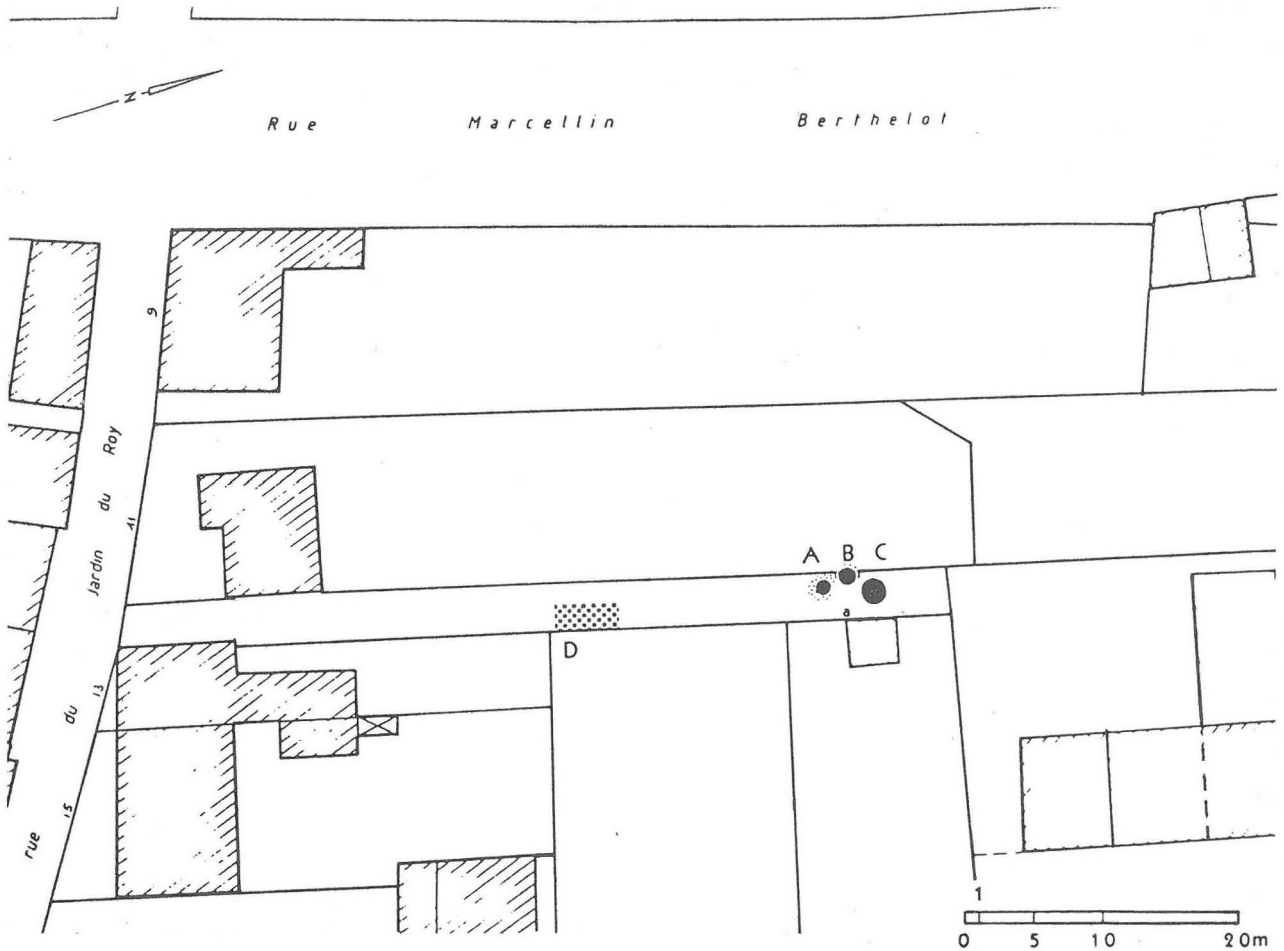


Figure 3 - Site du Jardin-du-Roy. A : puits antique ; B : petit four circulaire ; C : grand four circulaire ; D : zone de déblais (?) ayant livré des fragments de céramiques antiques (plan E. Beddock, A. Michaud).

port d'approvisionnement ou d'embarquement, la présence de bancs d'argile sous-jacents et de vastes espaces libres nécessaires au façonnage et au stockage des produits. Elle est une preuve supplémentaire de l'exhaussement progressif du lit de la Charente depuis l'Antiquité. On ne peut croire, en effet, que de telles installations et, surtout, des quartiers d'habitations aient pu être édifiés dans des sites aussi facilement inondables de nos jours (7).

Sur un substrat des toutes premières décennies de notre ère, on a pu mettre en évidence une voie empierrée sur berge, établie au cours du premier tiers du I^{er} s. (environ 30-50) et un quartier artisanal mal organisé, composé de rares habitations ainsi que d'installations de potiers : hangars, bassins, dépotoirs de poteries, vestiges d'un vaste four de séchage en tuiles. Le matériel, particulièrement abondant, était assez semblable à celui des officines précédentes : on y a relevé des cruches, des coupes, des assiettes, des bouteilles de différentes formes, en céramique rouge, blanche ou grise, mais aussi des matériaux de construction ou des objets décoratifs. La découverte de deux monnaies d'Hadrien et, surtout, l'analyse de la sigillée découverte sur le site laissent à penser que ces ateliers ont été abandonnés définitivement, vraisemblablement à la fin du II^{ème} s. ap. J.-C.

III. LES FOURS

Un des intérêts des officines de la rive droite de la Charente est d'avoir révélé les structures de cinq nouveaux fours de potiers. Cette découverte est d'autant plus intéressante que ces fours sont divers par leur fonction (quatre fours de cuisson et un four de séchage ?), par leur forme (fours rectangulaires et circulaires) et leurs dimensions. Ils sont, de plus, chronologiquement distincts des fours du cimetière Saint-Vivien.

1. Officine du Champ Cloux.

a. Le grand four.

Il s'agit d'un vaste four rectangulaire, d'environ 5 m de longueur hors oeuvre, orienté nord-sud (Fig. 4). Créusée dans les alluvions de La Prairie, la fosse, évasée vers le haut, a été simplement maçonnée à l'intérieur avec des tuiles plates. Les superstructures ayant disparu, ne subsistent du four que l'alandier, c'est-à-dire le conduit par lequel on introduisait le combustible, et la chambre de chauffe qui lui faisait suite. Les parois de celle-ci, aux tuiles partiellement vitrifiées par le feu, étaient percées de conduits latéraux obliques pour mieux répartir la chaleur dans la chambre supérieure. La sole de cuisson, effondrée, reposait sur les arcs en tuiles dont on a pu aussi observer les vestiges à la

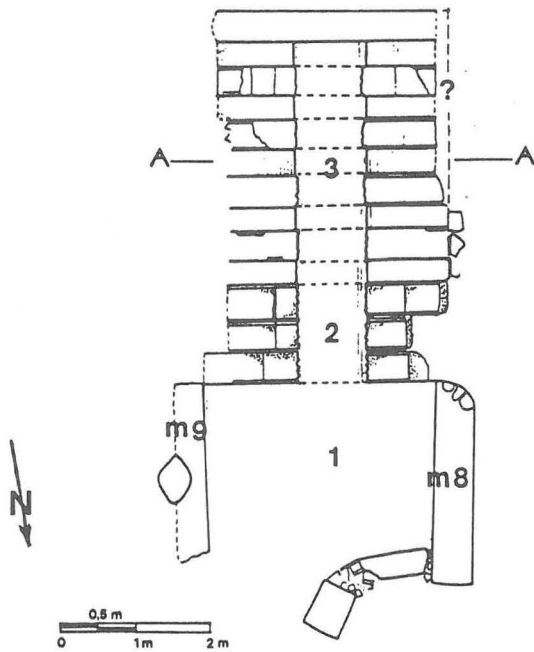


Figure 4 - Atelier du Champ Cloux, le four rectangulaire.
1 : aire de chauffe ; 2 : alandier ; 3 : chambre de chauffe
(dessin A. Michaud).

gueule du four. On ne sait rien du laboratoire, chambre de cuisson où étaient empilées les poteries à cuire. Retrouvées dans le foyer, de nombreuses mottes de glaise indiquaient que la cloison des fours de cet atelier devait se composer, en tout ou partie, d'argile que l'on plaquait sur une armature de branchages. Devant l'alandier, composé d'un triple massif de *tegulae*, l'aire de chauffe où les potiers et leurs aides entretenaient le foyer, se composait d'une fosse à demi-enterrée d'environ 6 à 7 m², soutenue par des murets latéraux et recouverte, vraisemblablement, par un auvent de bois dont on a retrouvé les supports de pierre. Cet espace, comme l'intérieur du four, avait été comblé par des masses impressionnantes de tessons, rebuts de cuisson mêlés d'argile et de cendre.

b. Le four nord.

Egalement précédé d'une vaste aire triangulaire aménagée dans les graviers alluvionnaires et comblée de

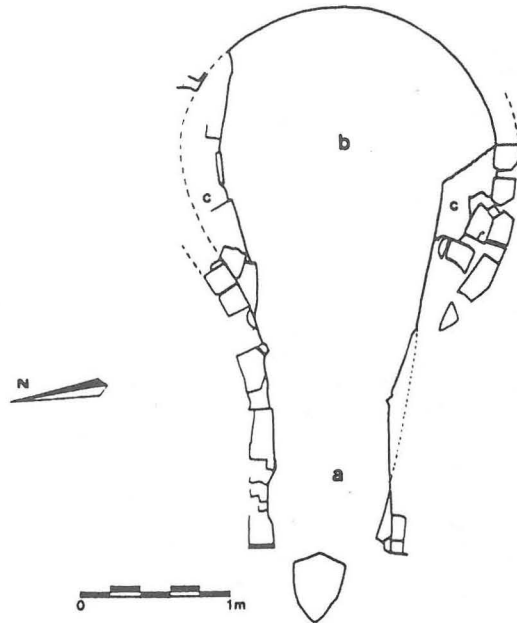


Figure 5 - Atelier du Champ Cloux.
a : alandier ; b : chambre de chauffe ; c : banquette de soutien de la sole (?) (dessin A. Michaud).

céramique, le second four (Fig. 5) se distingue du précédent par des dimensions plus réduites (3,70 m x 2,10 m), son plan circulaire, plus exactement piriforme, son orientation est-ouest, perpendiculaire à celle du grand four et son mauvais état. Edifié, lui-aussi, en tuiles jointes à l'argile, il comportait une sole vraisemblablement supportée par une banquette interne, le long des parois et, peut-être, par une languette en marne (?).

2. Officine du Jardin du Roy.

Le fait qu'une surface très réduite ait été fouillée (environ 8 m x 3 m) fait qu'à la différence du Champ Cloux, nous ignorons tout des structures et des bâtiments de cet atelier. Cette aire restreinte a, cependant, livré deux fours et un puits (Fig. 6).

a. Le grand four circulaire.

Ce four, totalement circulaire, faiblement enfoui au fond d'une parcelle longtemps laissée à l'abandon, doit sans doute à cette circonstance son très bon état de

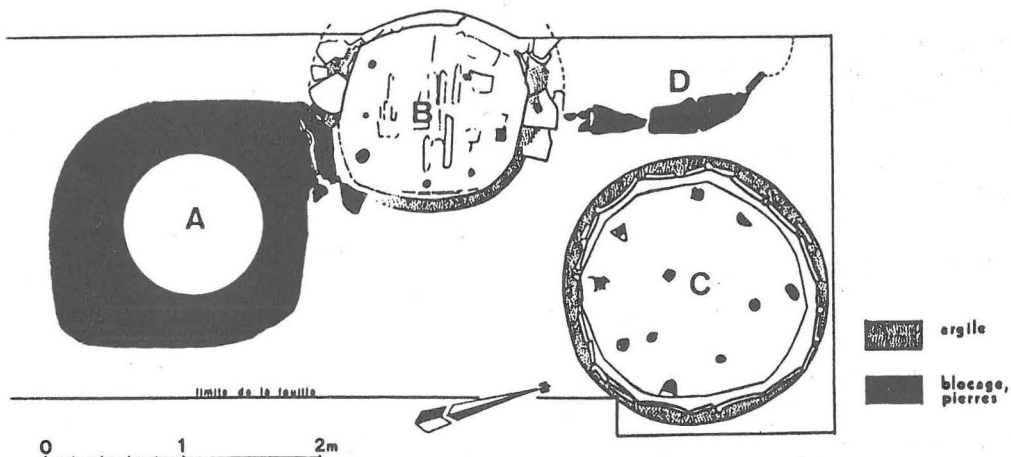


Figure 6 - Atelier de la rue du Jardin-du-Roy.
A : puits antique ; B : petit four circulaire ; C : grand four circulaire ; D : aire de chauffe présumée (dessin A. Michaud).

conservation. Les parois de la chambre de cuisson, évasée, en forme de cuve (son diamètre extérieur est d'environ 2 m), sont maçonnées intérieurement d'argile sur laquelle sont plaquées des tuiles plates, entières ou fragmentaires. Cette chambre supportait, vraisemblablement, une coupole de terre et de branchages aujourd'hui détruite. Parfaitement intacte, ce qui est rare, la sole, carrelée de fragments de tuiles et de poteries, était percée de onze trous d'évents (carneaux), implantés irrégulièrement, qui la mettaient en communication avec le foyer. La conservation impérative de cette sole qui supportait encore facilement le poids de deux ou trois fouilleurs, fait que l'on ignore à peu près tout de la chambre de chauffe sous-jacente. L'exploration des carneaux, effectuée avec des tiges de bois, et la nuit, à la lueur de lampes électriques, montre que l'alandier s'ouvrait à l'ouest, en direction des vents dominants, et que la sole était supportée par de petits éperons périphériques rayonnants (four de type IC dans la classification des fours de tuiliers de F. Le Ny).

b. Le petit four circulaire.

Le petit four mitoyen, d'un diamètre interne d'environ 1,20 m, est d'un type semblable. Il est probable qu'il fonctionnait en alternance avec le four voisin dont il partageait l'aire de chauffe. Fait remarquable, il semblait comporter une voûte à demi-permanente, partie en tuiles, partie formée d'un muret d'argile dont on a retrouvé les vestiges.

3. Officine du canal de dérivation.

Le four dit "de séchage" ; ce four, dont la fonction exacte n'est pas encore clairement définie, était installé en surface, ce qui explique son mauvais état de conservation, et abrité sous un hangar à piliers dont subsistent les socles de pierre. Il se composait d'une surface lenticulaire en calcaire et d'un long couloir de chauffe dont les parois étaient en tuiles à bords rabattus et le fond, pavé de tuiles plates. Suivant F. Le Ny, à qui nous devons l'hypothèse d'un four de séchage, ce couloir aurait supporté un conduit d'hypocauste avec lequel il communiquait par le biais de deux événements latéraux dont on a retrouvé les vestiges. L'argile, ou éventuellement les vases, était placée pour séchage au-dessus de ce conduit. Une cheminée latérale devait évacuer les fumées.

On soulignera que ce four se rattache à un type dont quatre exemplaires seulement sont connus à ce jour (dont un en Suisse, un en Allemagne et un en France, en Picardie).

De l'aire de séchage subsiste une surface de tuiles plates maçonnées.

IV. LES PRODUCTIONS

L'étude du matériel de deux des trois sites étant encore en cours, nous donnons ici des indications générales qu'on ne peut naturellement tenir pour définitives.

Les trois ateliers se caractérisent par une production mixte très diversifiée qui associe poterie commune, pesons, tuiles, voire matériaux de construction. Ils ont cuit des céramiques, tant en atmosphère oxydante (pâte rouge ou blanche selon les types d'argile) qu'en

atmosphère réductrice (pâte grise). Enfin, si on peut parler pour la céramique courante d'un répertoire commun, notamment dans le domaine des cruches (à lèvre en amande ou à manchon cannelé), chaque atelier semble avoir eu sa ou ses spécificités : éléments de décor pour l'atelier du canal de dérivation, amphores pour celui du Champ Cloux.

1. La poterie commune et les amphores.

La poterie commune (Fig. 7 et 8) ayant été rencontrée en quantité considérable dans les dépotoirs de potiers, on doit penser qu'elle formait une partie essentielle de la production des ateliers situés sur la rive droite. On peut vraiment parler d'une production de masse : elle représentait, en effet, 55.000 des 56.800 fragments de céramique récoltés lors des fouilles effectuées sur le site du canal de dérivation (soit 98 % du total). Encore ces tessons ne représentent-ils que les résultats d'une exploration limitée aux seules surfaces menacées par l'emprise de l'ouvrage ! L'importance même de cette production suggère qu'elle dépassait vraisemblablement le cadre étroit de l'agglomération. Elle implique nécessairement une organisation de la commercialisation dont nous ne savons rien, celle-ci pouvant être liée à l'économie locale. Ainsi, la fabrication des amphores peut-elle s'expliquer par un important commerce du vin. Elle implique aussi une spécialisation poussée, au niveau des compétences, une organisation presque industrielle du travail : entre autres exemples, on façonnait à part les anses et les cols d'amphores que l'on greffait ensuite sur les panses. Pichets et vases étaient réalisés dans des gabarits extrêmement divers (8) : ainsi, au Champ Cloux, on passe par transitions successives de la petite cruche (51 mm de diamètre à la lèvre) à l'amphore gauloise à fond plat (160 mm).

La poterie commune retrouvée sur la rive droite témoigne d'une grande diversité de pâtes, de techniques, de décors et de formes. Sa typologie est en cours (9). La céramique commune rouge est largement dominante sur les trois sites. Représentant 85 % de la production des ateliers du canal, elle était essentiellement utilisée pour réaliser des formes fermées, cruches, pichets, amphorettes, oenochos (vases à vin) ; la pâte grise, plus dure, d'une consistance variable, de "savonneuse" à gréseuse, pour des formes plus diversifiées : vases, assiettes à cuire, coupes, couvercles, jattes... Plus rare, la pâte blanche a servi à tourner des oenochos à bec tréflé dans l'atelier du Jardin-du-Roy (forme Santrot 505).

Parmi les cruches, cruchons et amphorettes, on notera la grande variété des formes de cols à manchons cannelés ou à lèvre en amande (Santrot 429/433) ; cette dernière forme, très répandue dans toute l'Aquitaine, était omniprésente sur les trois sites. Dans le dépotoir du four 2 du Champ Cloux, plus de 200 individus de gabarit très divers ont été répertoriés ; venait en second, par la fréquence, une cruche globulaire à deux anses, goulot étroit et lèvre à méplat de style Santrot 457 (environ 70 cols entiers ou bien individualisés). Cet atelier se signalait également par la présence d'amphores gauloises locales, de type G5, auxquelles ces cruches sont apparentées et qui font l'objet d'une première approche typologique, mais aussi, si les analyses le confirment, d'amphores de type Dressel 2/4. Le site

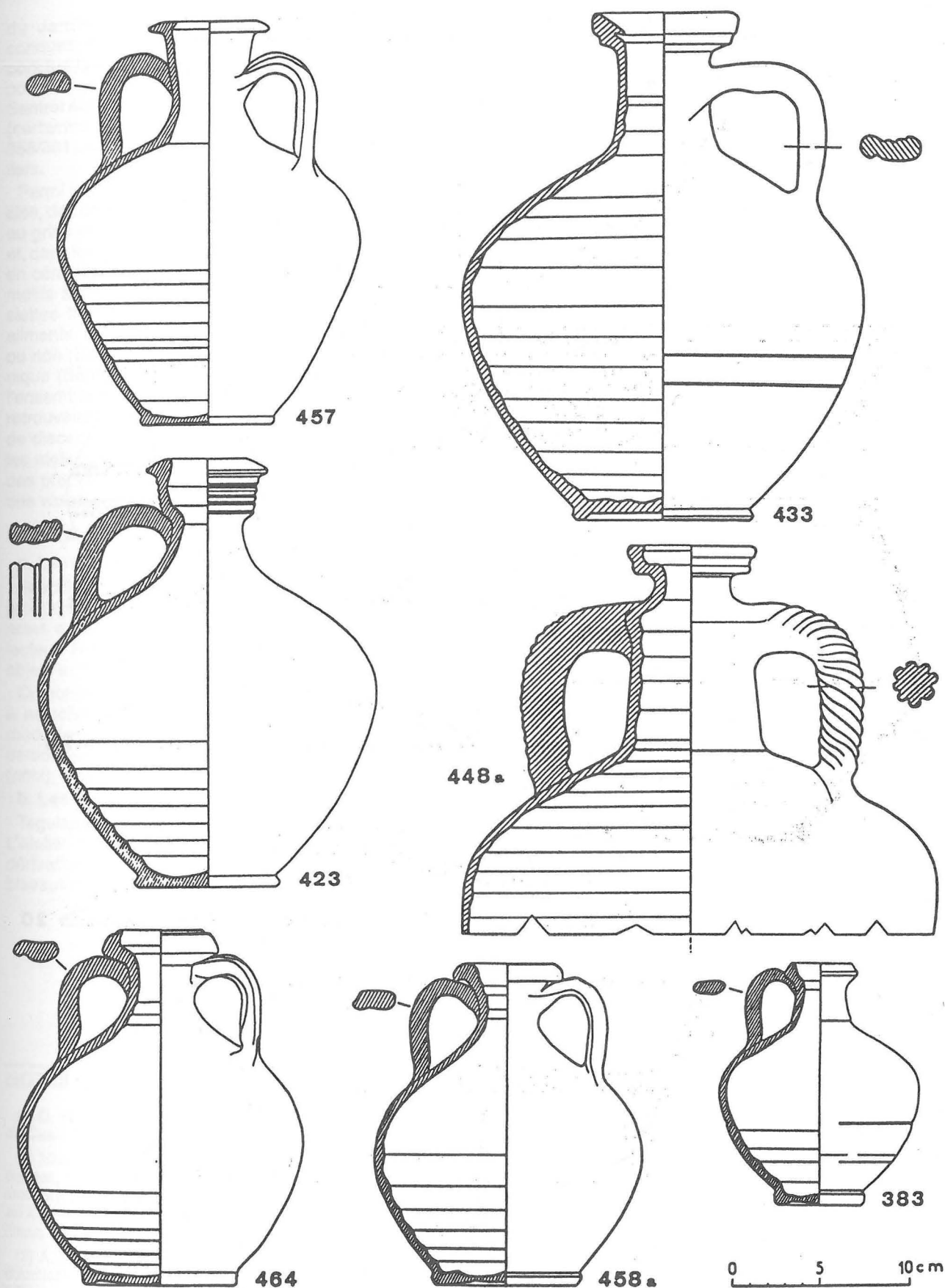


Figure 7 - Le Champ Cloux, dépotoir du four circulaire.
Céramique commune rouge : cruches et cruchons
(formes-références tirées de M.-H. et J. SANTROT, *Céramiques communes gallo-romaines d'Aquitaine*).

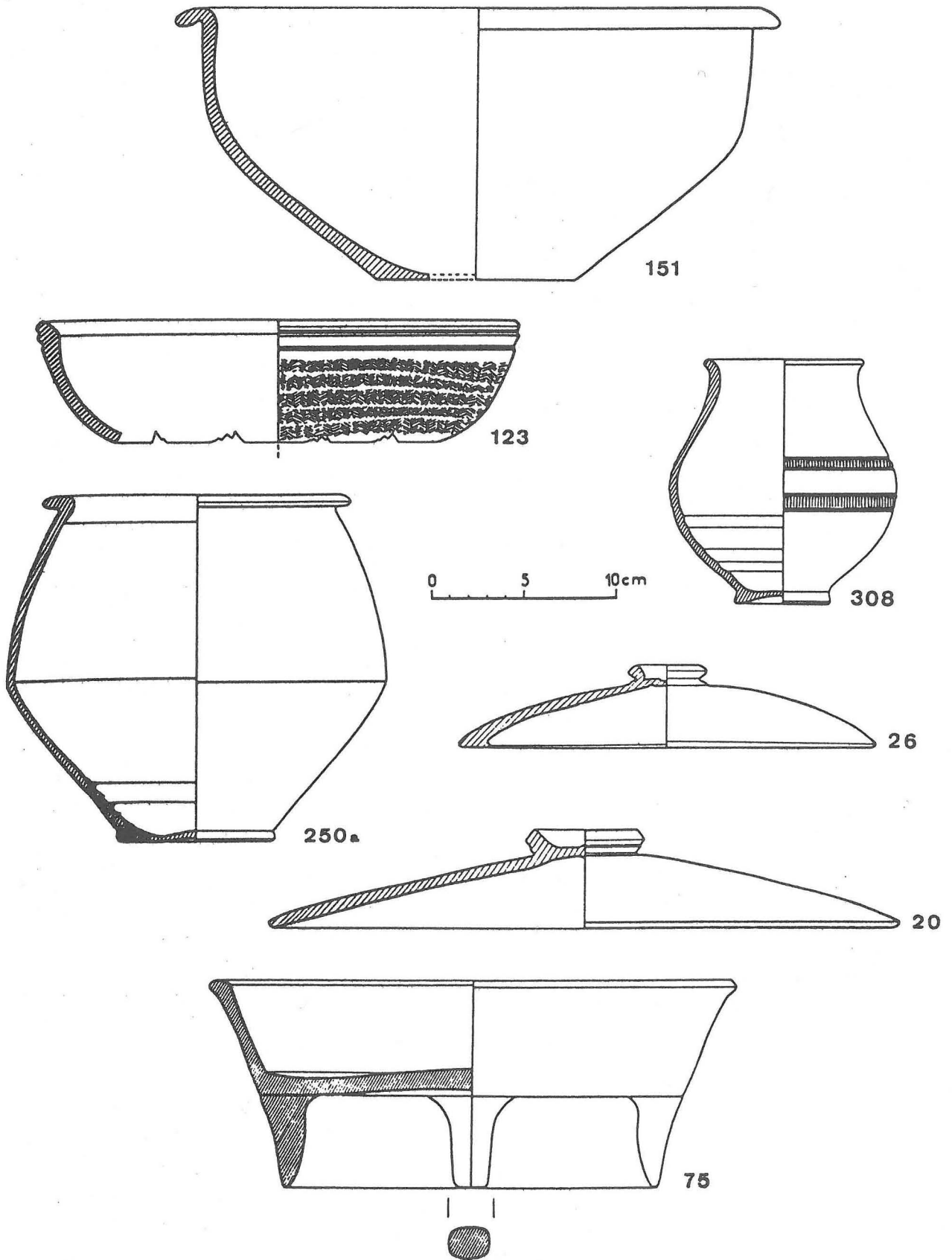


Figure 8 - Le Champ Cloux, dépotoir du four circulaire.
Céramique commune "grise" : vases, jatte, coupe, couvercle et assiette tripode
(formes-références tirées de M.-H. et J. SANTROT, *Céramiques communes gallo-romaines d'Aquitaine*).

du Jardin-du-Roy, dont les productions sont mal connues, car il n'a fait l'objet que d'une exploration très ponctuelle à l'emplacement même du four, se signale pour sa part par des cruchons (proches des formes Santrot 458/464/467), des cruches à manchon cannelé (certaines de grand gabarit), des pichets (Santrot 358/361). Ces formes se retrouvent dans les trois ateliers.

Parmi les formes ouvertes, on observera des couvercles, des coupes et coupelles à collerette en pâte rouge ou grise produites sur le site du canal, de type divers et, dans les deux ateliers de La Prairie, des productions en céramique grise parfois décorées de gorges ou de motifs à chevrons réalisés à l'aide de roulettes : assiettes tripodes à cuire destinées à la cuisson des aliments, avec leurs couvercles à bouton emboîtables ou non (Santrot 20, 26), vases carénés à panse biconique (Santrot 250) ou ovoïdes (Santrot 271 ou 308), l'ensemble ne représentant qu'une fraction des formes retrouvées lors des fouilles. Il est, en effet, très difficile de discerner les formes effectivement produites dans les ateliers des formes exogènes, sauf à en retrouver des preuves évidentes, comme des ratés de cuisson, des vases déformés, éclatés, boursoufflés.

2. Les autres productions (10).

a. Les éléments décoratifs.

Spécifiques à l'atelier du canal de dérivation, ces productions très originales ont été étudiées dans les actes du Congrès de 1987 auquel nous renvoyons le lecteur. Rappelons simplement qu'elles consistent en objets et figurines d'argile moulés ou modelés.

On notera des médaillons circulaires historiés (Vénus à sa toilette, les Trois Grâces, etc...), des figurines modelées ou moulées : animaux (oiseaux, poissons), personnages (Enée portant son père Anchise), fruits (noix), masques, etc...

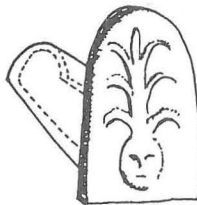
b. Les matériaux de construction.

Tegulae et imbrices étaient présents sur les trois sites. L'atelier du Champ Cloux, comme celui du canal de dérivation, produisait des carreaux de pavage à bords biseautés, de formes diverses (carrés, demi-losanges,

parallélépipèdes, etc...) et des *tubuli* (conduits de chauffage de section rectangulaire). L'atelier du canal a également cuit des briques de différentes tailles (*bessales*, *sesquipedales*, *bipedales*), des briques-claveaux, des voussoirs, des "bobines" creuses pour canaliser l'air chaud. Certains de ces matériaux s'apparentent à la fois à la construction et au décor : ainsi des antéfixes signés Fronton ou Frontin et des plaquettes rectangulaires décorées en positif d'oves, de fleurons, plus rarement d'animaux. Il pourrait s'agir de contre-moules destinés à réaliser les moules en creux nécessaires aux stucateurs.

V. CONCLUSION

On notera que deux de ces ateliers fonctionnaient près du fleuve et que le troisième était situé à une soixantaine de mètres environ de la grande voie antique qui aboutissait à Saintes en venant de Lyon. Ces localisations le long de voies de communication importantes (ou que nous considérons comme telles), posent le problème de la commercialisation des poteries, qui peut avoir dépassé le niveau local, ainsi que de l'approvisionnement en matières premières (argile et bois). Ainsi s'est constituée sur la rive droite de la Charente une vaste zone artisanale. "Potiers et maîtres fournisseurs, "tireurs" d'argile, bûcherons, transporteurs de matières premières et de produits finis par voie terrestre ou fluviale, tâcherons et ouvriers, commerçants et clients, devaient, au rythme des jours et des saisons, animer ces quartiers en bordure du fleuve" (11). Par ailleurs, le fait que les ateliers mis au jour produisaient tous trois des matériaux de construction en terre cuite est un témoignage supplémentaire de la vitalité de la ville à l'époque de la dynastie des Flaviens et de celle des Antonins, c'est-à-dire dans le dernier tiers du I^{er} s. et au cours du II^{ème} s. A la fin du II^{ème} s., ces ateliers de potiers ont tous disparu et aucune officine nouvelle ne paraît avoir pris le relai. Cette carence est une nouvelle preuve du déclin, encore mal expliqué, mais constaté un peu partout par les fouilles, que connaît alors *Mediolanum* (12).



NOTES

(1) C. VERNOU et G. VIENNE, Une nouvelle officine de potiers à Saintes (Charente-Maritime), dans *S.F.E.C.A.G., Actes du Congrès de Caen*, 1987, p. 157-180.

(2) Mise au point générale, mais à réactualiser après 1980 dans L. MAURIN, *Saintes antique, des origines à la fin du VI^{ème} siècle*, Saintes, 1978, p. 113-114 et 226-227 ; pour les ateliers de la rive droite, outre l'article cité à la note 1, cf. A. MICHAUD et G. VIENNE, Les ateliers saintais de la rive droite de la Charente (milieu du I^{er} s. ap. J.-C. - début du II^{ème} s.), dans *La céramique saintongeaise des origines au XV^{ème} siècle*, catal. d'exposition réalisé à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de la Sté d'Archéologie et d'Histoire de la Charente-Maritime, Saintes, 1991, p. 34-51.

(3) A. MICHAUD, dans *Recherches archéologiques à Saintes* (rapport multigraphié des fouilles entreprises sous l'égide de la Sté d'Archéologie et d'Histoire de la Charente-Maritime), 1981, p. 15-20 ; id., 1982, p. 3-16 ; id., 1983, non paginé ; F. LE NY, Les fours de tuiliers gallo-romains, dans *D.A.F.*, 12, 1988, p. 93-94.

(4) J. CARTER, Rural architecture and ceramic industry at Metaponto, Italy, 350-50 B.C., dans *Roman Brick and Tile, studies in Manufacture, Distribution and Use in the Western Empire*, BAR International Series 68, 1979, p. 53-63.

- (5) A. MICHAUD, dans *Recherches archéologiques à Saintes*, 1985, p. 40-49 ; *ibid.*, 1986 (8 pages + planches).
 (6) A. MICHAUD, dans *Bulletin de liaison de la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Charente-Maritime*, 15, 1988, p. 21.
 (7) Sur les questions du niveau de la Charente, cf. L. MAURIN, *op. cit.*, p. 57-63.
 (8) M.-H. et J. SANTROT, *Céramiques communes gallo-romaines d'Aquitaine*, Paris, 1979, p. 13.
 (9) En attendant la publication d'une étude d'ensemble sur les productions saintaises, nous continuons d'utiliser, comme base, la typologie proposée par M.-H. et J. Santrot, *op. cit.* Les découvertes récentes nécessitent une évidente réactualisation.
 (10) Cf. l'analyse qui en est donnée par G. VIENNE, dans *Les ateliers saintais de la rive droite*, *op. cit.*, p. 47-54.
 (11) G. VIENNE, *ibid.*, p. 35.
 (12) L. MAURIN, *op. cit.*, p. 137-138 ; id, chap. I, dans A. MICHAUD (sous la dir.), *Histoire de Saintes*, 1989, p. 36-40 et 42-43 ; N. LAURANCEAU, L. MAURIN *et alii*, Les fouilles de "Ma Maison". Etudes sur Saintes antique, dans *Aquitania*, suppl. 3, 1988, p. 49.



DISCUSSION

Président de séance : P. BLASZKIEWICZ

Louis MAURIN : S'il y avait diffusion de ces productions, on aurait pu le voir, il me semble, par des objets qui sont caractéristiques et bien connus à Saintes, comme les antéfixes de Fronton. Or, je ne crois pas qu'on en ait jamais trouvé ailleurs.

Alain MICHAUD : Il y en a une qui a été présentée à l'exposition, si je me souviens bien...

Louis MAURIN : A Saintes, il y en a plusieurs qui sont connus dès le XIX^{ème} s.

Alain MICHAUD : Vous voulez donc dire hors de Saintes, pour ce qui est des matériaux de constructions ?

Louis MAURIN : Oui, par exemple.

Alain MICHAUD : J'ai voulu dire, dans la conclusion, que c'est à mettre en liaison avec l'extension de la ville. Les matériaux de constructions, c'est-à-dire des produits assez grossiers, peuvent être fabriqués sur place. Il faudrait savoir ce qu'il en est des vases ; le travail de F. Berthault, notamment, va peut-être mettre en évidence certains aspects d'une diffusion possible.

Christian VERNOU : A titre d'information, et pour amener de l'eau à votre moulin, une fouille de l'année dernière, sur une villa gallo-romaine, à Rouffiac (tout près de Saintes), a permis la découverte d'un élément d'antéfixe d'un type tout à fait proche de ceux produits à La Prairie. Il faudra voir si l'analyse de la pâte confirme une provenance saintaise. Il est vrai que les exemples sont rares dans les campagnes.

Fanette LAUBENHEIMER : Je crois qu'il faut saluer cette variété de structures de productions absolument remarquables. J'ai été extrêmement étonnée et ravie de voir la diversité des fours et de voir ce que vous nous avez présenté comme une aire de foulage (une chose rarissime) et ce que vous nous avez présenté comme un four de séchage (rarissime aussi). J'aimerais que vous nous décriviez un peu plus le four de séchage, parce que c'est une chose très nouvelle. J'ai entendu qu'il y avait un alandier de 4 m de long (pour réduire la chaleur à l'intérieur de la zone de séchage ?). Dernier point, à propos des fours qui auraient un laboratoire non permanent, vous signalez, je suppose, du torchis, tout autour de la sole, en élévation ; je me demande s'il ne s'agit pas de murs d'adobe, de murs de briques crues tout simplement, ce qui n'est pas toujours facile à voir, mais qui existe.

Alain MICHAUD : Si ce sont des murs de briques crues, ils étaient vraiment extrêmement ténus et je crois me souvenir qu'ils y avaient des traces de lissage de doigts à l'intérieur. Pour ce qui concerne le four de séchage, je préférerais que ce soit le fouilleur, Guy Vienne, qui en parle. Françoise Le Ny, qui nous a suggéré cette hypothèse, pourrait également en parler beaucoup mieux que moi.

Françoise LE NY : Je ne sais si le four fonctionnait de la manière dont vous l'avez présenté. La zone lenticulaire est, sans doute, l'aire de chauffe. Le four devait recevoir, sans doute, une sole ; les événements terminaux permettent une circulation horizontale de l'air chaud ; l'air ne part pas vers le haut, nous ne sommes pas dans un système vertical. Il s'agit de sécher des poteries, c'est-à-dire de leur faire perdre leur eau de malaxage, celle-ci disparaissant à 120°C. (il faut très peu de chaleur). Il s'agit de faire circuler un courant d'air chaud et non pas de cuire.

Il faut également rappeler que ces structures, en forme de T, ont été découvertes en Angleterre, mais avec des élévations plus importantes. Les murets ont 0,50 m de hauteur et on peut très bien imaginer la sole. Dans le cas de Saintes, la structure est très arasée ; nous sommes au niveau du sol de l'alandier et il est difficile de restituer les parois.

Alain MICHAUD : Dont acte et merci pour cette précision.

Armand DESBAT : Je voudrais également revenir sur la structure des fours. S'agissant de fours qui étaient enterrés, je ne sais pas si on peut préjuger du type de laboratoire sur les deux premiers exemples qu'on a vus. Disons qu'il n'y a pas d'arguments, en tout cas, pour dire qu'il y ait eu des laboratoires non permanents. Avec des exemples mieux conservés, on a des laboratoires permanents, le laboratoire étant creusé dans le sol. Cela ne préjuge pas du système de couverture final, celle-ci pouvant être relativement légère.

Alain MICHAUD : Nous avons tout de même des arguments. Nous avons, à proximité immédiate et dans le four

(je sais bien que cela va poser le problème de savoir si le four est comblé avec sa propre production, etc.), des caisses entières de mottes de glaise, avec des traces de doigts, avec des lattis, des traces de branchages qui sont très nets. Nous avons cela sur le site du Jardin du Roy comme sur celui du Champ Cloux. Il n'y a pas que la seule minceur des murs. Mais il va de soit que nous sommes très prudents dans ce domaine. Maintenant, la longueur du grand four rectangulaire du Champ Cloux (5 m) laisse supposer un laboratoire permanent, mais ces mottes d'argile semblent aller contre cette hypothèse.

Armand DESBAT : Mais ces mottes d'argile ne pourraient-elles correspondre au lutage de l'intérieur du laboratoire ? Ce qui ne voudrait pas dire que le laboratoire ne soit pas une maçonnerie, même s'il est fait, à 80 %, de terre crue. Il faut, peut-être, être plus prudent avant de conclure à un laboratoire non permanent. En l'occurrence, je ne crois pas qu'il y ait là assez d'éléments.

Quant au four de séchage, c'est une structure qui m'étonne beaucoup. On aurait aimé avoir un plan plus précis et voir, évidemment, davantage la structure. Je ne connaissais pas d'exemples de fours de séchage et je suis surpris qu'il en existe.

Alain MICHAUD : Je n'ai pas développé la structure particulière du site du canal, parce qu'elle a déjà fait l'objet, en 1987, à Caen, d'une communication. J'y reviens seulement pour situer cette officine dans l'ensemble de celles de la rive droite de la Charente.

Armand DESBAT : Vous avez parlé de calcaire dans la zone circulaire ; sous quelle forme se présente-t-il ?

Alain MICHAUD : J'ai utilisé le travail de Guy Vienne puisque n'ayant pas fouillé moi-même ; dans son rapport, et dans le texte des actes du Congrès de Caen, il parle très exactement de "surface lenticulaire de calcaire".

Armand DESBAT : L'hypothèse d'un four à chaux est-elle totalement exclue ou n'a-t-elle pas été suivie ?

Alain MICHAUD : C'est une hypothèse qui, d'après ce que je sais, n'a pas été évoquée. Rien ne nous y a orienté ou aiguillé. Il y a des structures de bassins, autour, qui peuvent rappeler, également, les mortaria, comme celui du Champ Cloux ; mais le site est entièrement recouvert d'une énorme couche de déblais de tessons. On s'est donc, naturellement, orientés vers la production de terre cuite.

Frédry THUILLIER : Pour compléter la discussion concernant les fours de séchage, il y aurait, semble-t-il, un four de ce type, trouvé récemment en Picardie, à Beuvraignes, dans le département de la Somme ; la fouille a été faite par T. Benredjeb.

Alain MICHAUD : Cela a-t-il été publié ?

Frédry THUILLIER : Pas encore.

Jacques SANTROT : Pour les problèmes de diffusion qui ont été évoqués, je pense que la plupart des formes de céramiques de cet atelier, sont très largement répandues en Aquitaine, à Saintes, à Bordeaux ou sur d'autres sites de consommation. Nous savons aussi que des formes comme la forme 448, à anse torsadée, se retrouve, à Bordeaux comme à Saintes, en très petit nombre, mais également à Soubran et Petit-Niort (3 exemplaires). Nous ne savons pas, naturellement, si l'ensemble des productions provient de ce four. Je pense que plusieurs ateliers pouvaient produire la même forme ; c'est, en tout cas, la première fois que ces formes sont associées à un atelier.

Pour ce qui concerne le four de séchage, je suis, moi aussi, un peu étonné de l'existence d'une telle installation qui suppose une manutention et une utilisation de bois supplémentaires alors que, très fréquemment, on utilise la chaleur rayonnante du four, les objets à sécher étant placés dans l'enceinte même, sous l'auvent ou au-dessus du four (comme c'est encore utilisé, très largement, en Espagne).

* *
*

